

Jean 13, 1-15 *Le lavement des pieds*

Je vous ai donné un exemple... Par ces mots, Jésus conclut la déroutante scène du lavement des pieds dans l'Évangile selon Jean. De quoi ce geste surprenant à tous égards est-il l'exemple ? A-t-on tiré toutes les conséquences de cet exemple (1) ?

Au départ il s'agit d'un usage culturellement situé. Le lavement des pieds révèle une société que nous dirions aujourd'hui de la mobilité douce. Une société où l'on marchait beaucoup, où l'on s'abimait les pieds à force d'aller pieds nus ou en sandales par de mauvais chemins. Alors dans les riches demeures, en signe de bienvenue et d'hospitalité, un serviteur était préposé au lavement des pieds des visiteurs.

Jésus s'empare de cette coutume pour illustrer concrètement ce qui a animé sa vie, sa pensée et l'acceptation de sa mort. À la réaction des disciples, on comprend qu'ils ont été décontenancés – il est vrai que Jean s'amuse à souligner dans son Évangile la balourdise des disciples. Nous sommes en présence d'une parabole théâtrale qui parle de la personne de Jésus, de Dieu et de l'Église.

Que nous dit-elle ?

Je m'arrête pour commencer au scénario: Jésus se lève de table, enlève son manteau et prend un linge qu'il noue à sa ceinture. Puis il s'agenouille devant Pierre. Alors que l'Évangile de Jean décrit d'habitude un Christ quasi-surhumain – l'Envoyé de Dieu, le Fils dans sa gloire, le Messie souverain voire Dieu lui-même venant visiter la terre- il y a ici comme une rupture de ton. Le lecteur est invité à ne pas perdre de vue l'homme Jésus derrière le Christ. Jésus est décrit dans l'humanité d'un humble tâche, Jésus selon l'histoire.

En vérité, le Jésus de l'histoire est très fantomatique. Il fut le fils adopté par un artisan d'un petit village de l'ancien Israël. On ne connaît pas sa formation. Vers l'âge de trente ans il se met à prêcher dans les synagogues et sur les places publiques. Il annonce le royaume de Dieu, il s'en prend à la religion officielle de son temps, il combat les préjugés et témoigne d'une attention soutenue aux femmes, aux pécheurs, aux impurs, aux handicapés. Il enseigne, il guérit et il finit tragiquement, éliminé par ses adversaires. Plusieurs affirment l'avoir rencontré vivant après sa mort. On n'en sait rigoureusement pas plus.

Or très rapidement Paul et les autres apôtres, les premiers chrétiens en général, se mettent à interpréter cette biographie et à recouvrir le Jésus de l'histoire d'un manteau – ou de plusieurs manteaux- théologiques : Messie, Fils de Dieu, Grand-Prêtre... Ces manteaux ne risquent-ils pas de nous faire perdre l'étincelle originale ? Ces manteaux, tissés par les conciles et les traditions du passé, aussi respectables soient-ils, sont-ils encore compréhensibles aujourd'hui ? Ces manteaux sophistiqués nous rapprochent-ils ou nous éloignent-ils de lui ?

De telles questions ont de quoi décontenancer.

Car c'est dans sa dimension humaine que Jésus nous atteint d'abord. Il a aimé cette vie jusqu'à la mort, il a pleinement vécu son humanité y compris dans ses aspects

dramatiques, il a traversé le drame de l'abandon. Il a été à l'écoute du Dieu intime, il a témoigné de la compassion et de l'empathie pour les autres, il a été fidèle à lui-même jusqu'à son dernier souffle. C'est cela qui peut redonner du sens à notre propre existence, du courage à notre action, de la vigueur à notre espérance et c'est donc cela qui doit rester prioritaire.

Je relève ensuite que le lavement de pieds est aussi un geste qui invite à penser Dieu autrement. Nul n'ignore que l'ambiance du Nouveau Testament est globalement dominée par les conceptions du monothéisme de Moïse. Celle d'un Dieu extérieur et qui se révèle à bien plaisir aux hommes, celle d'un juge ombrageux et jaloux qui exige qu'on reste fidèle à sa Loi, celle d'un père céleste qui a un plan pour notre vie et qui fait miséricorde. Nous savons bien sûr que ce sont des images humaines pour tenter de représenter l'irreprésentable, des façons de nommer ce qui n'est pas nommable. Mais reconnaissez que ces images influencent notre foi plus que nous ne voulons l'admettre.

Or je viens de lire l'ouvrage tout récent d'un astronome américain, un athée militant, qui s'intitule : « Dieu l'hypothèse erronée ou comment la science prouve que Dieu n'existe pas » (2). Tout un programme n'est-il pas vrai ? L'essai est brillant et se veut dévastateur. Sauf qu'en cours de lecture, je n'ai cessé de me demander pourquoi je ne me reconnaissais pas dans le Dieu critiqué par l'auteur. La réponse est que mon Dieu n'est pas celui-là. Il s'en prend à des façons de parler de Dieu, à des images datées et situées de Dieu héritées du monothéisme de Moïse. Sans doute a-t-il raison de s'en prendre à ces images, qui sont effectivement dépassées depuis Darwin, Freud ou Einstein. On ne peut quand même pas au plan de la foi en rester sempiternellement au stade de l'école du dimanche ! On ne peut tout de même pas laisser penser que nous adorons une sorte de magicien cosmique qui de temps à autre accomplirait un miracle pour épater la galerie !

Fort bien mais quoi mettre à la place ?

Une telle interrogation a de quoi nous décontenancer.

A travers le geste de Jésus, il n'est plus question du Dieu très Haut mais du Dieu très Bas. Non plus du Dieu ultime et transcendant, le Seigneur des étoiles du livre des Psaumes, mais du Dieu intime et proche. Non plus du Dieu extérieur à l'humanité mais du Dieu intérieur à l'humanité. En prenant soin physiquement de ses disciples, il indique de quel côté nous devons nous tourner. Dieu est présent et vivant au plus profond de l'in vraisemblable casse-tête de notre vie, au plus profond de notre amour si imparfait, au plus profond de notre être si contradictoire. Il est inséparable de l'expérience bonne ou mauvaise, heureuse ou malheureuse, gratifiante ou frustrante que nous faisons de l'existence en ce monde. Dieu est présent et vivant dans la relation que nous avons avec les autres et dans le soin que nous apportons à cette relation. Il est présent et vivant dans notre oui à ce qui est et à ce qui vient comme ça vient. En définitive, « Dieu est tout ce dont est capable de vérité un être humain » (3).

Enfin, puisque la parabole théâtrale du lavement des pieds est adressée aux disciples, il est dit quelque chose de l'Église dont il me semble qu'est souligné un caractère propre là encore à décontenancer nos attentes.

Quand on parle d'Église, mieux vaudrait éviter l'excès d'idéalisme. On entend souvent ce reproche que les chrétiens ne sont pas meilleurs que les autres, que sauf exception ils ne se distinguent pas spécialement par leur vertu et qu'ils sont bien loin d'être les exemples qu'ils devraient être. Ce qui est rigoureusement exact. Or il nous est dit ici que la communion de l'Église ne sera jamais un cercle de parfaits et de purs mais que s'y attachera toujours une ambiguïté essentielle.

En effet la figure inquiétante de Judas traverse le récit biblique. Judas symbolise la fissure qui sape nos beaux rêves de sainteté, de pureté et d'héroïsme. On sait aujourd'hui par les historiens que les communautés johanniques, parcourues de tensions sévères, n'ont survécu que par leurs textes. Pour le reste, elles ont complètement disparu.

Vous n'êtes pas entièrement purs, voilà ce qui affectera toujours notre destin et notre condition. L'impureté est en quelque sorte coessentielle à l'expérience chrétienne. Elle existe, on ne peut pas la nier et pourtant elle n'est pas décisive. L'impureté n'est pas un obstacle. Notre boue et notre poussière ne nous empêcheront jamais d'être libres pour aller, marcher et agir dans ce monde, parce que le Christ s'en charge jour après jour.

Pour conclure, le mot d'ordre de mon passage est le verbe servir. Ce mot d'ordre s'adresse ce matin à chacun d'entre nous. Comprenons-le bien, afin d'éviter le misérabilisme ou l'auto-humiliation d'une certaine rhétorique à la mode ! Servir c'est consacrer sa vie à un bien qui ne s'arrête pas à soi.

Tel est exactement l'Évangile : un bien spirituel qui ne s'arrête pas à soi. Servir revient à ouvrir celles et ceux qui nous écoutent à la liberté de vivre sans culpabilité en ce monde. Sans culpabilité puisque la boue et la poussière du chemin sont nettoyées au fur et à mesure ! Le véritable enjeu c'est de nous connaître et de nous reconnaître en tant qu'êtres humains, d'aider chacun à découvrir en lui les reflets de Celui qu'on appelle Dieu et d'essayer de vivre généreusement, d'aimer gratuitement, de devenir ce qu'on peut être.

C'est ainsi que l'Église devient un instrument au service du développement spirituel de l'humanité.

Amen

Vincent Schmid 21 mars 2010

(1)Ma lecture du récit de Jean 13 est inspirée des thèses de John Shelby Spong.

(2)Victor Stenger « Dieu, l'hypothèse erronée », H&O 2009 pour la traduction française.

(3)Cette belle définition est due à Christian Bobin in « Les Ruines du Ciel », Gallimard, 2009.